

eux, parce qu'il lui paraissait hors nature qu'un fils osât prendre ainsi le gouvernement de la famille du vivant de son père, et commencer, pour se faire la voie plus facile, par ranger ses parents comme des meubles, dans un coin.

—Quant à moi, dit-elle enfin, je m'opposerai de tout mon pouvoir à des folies pareilles. C'est-à-dire que je ne donnerai point mon consentement à la vente de nos biens.

—Vous me refuseriez ! vous ! ma mère ! reprit Aristide stupéfait sous cette menace inattendue ; je me trompe, n'est-ce pas ?... Vous ne le pourriez pas... Vous ne m'avez pas unis au monde, vous ne m'avez pas élevé sur vos genoux, vous ne m'avez pas vu grandir en pâlisant sur des livres, et vieillir solitaire entre les quatre murs de mon cabinet comme dans une cellule, pour me refuser, à l'heure où je vous le demande, l'aide qu'il me faut pour triompher... Non ! car vous m'aimez, ma mère !

—Je te refuserais, moi, le moyen de nous ruiner tous, dans le cas où ton père aurait la faiblesse de consentir à tes arrangements !

—Mais je n'y consentirai point, dit le vieillard.

—Et pourquoi, mon père ? En quoi ces arrangements vous sont-ils préjudiciables ? Vous n'avez rien à perdre si je succombe... Et, si je triomphe, ma fortune n'est-elle pas la vôtre ?

Désormais l'ambitieux n'avait plus ce flegme et cette audace qui rendaient ses parents interdits. C'est que tout à l'heure il croyait pouvoir parler en dictateur sûr d'être obéi, en oracle au-dessus de la contradiction. Maintenant il se sentait en présence de ses maîtres, de ses juges aussi...

Par instants il s'efforçait de faire entrer la conviction dans ces esprits timorés ; d'autres fois, il se révoltait contre cette puissance qui venait se mettre en travers de ses plans et faire avorter son travail de quinze ans.

—Quoi ! se disait-il, j'aurais jusqu'à présent rongé mon frein comme un étalon garrotté... j'aurais conduit ma vie avec une dissimulation digne de Sixte-Quint, préparé dans l'ombre mes voies lentes et sûres, pour que des scrupules de vieille femme viennent me couper le chemin !

Qu'ai-je fait de ma jeunesse alors ? s'écriait hors de lui l'écure aux ailes brisées. J'ai trente-cinq ans, je suis chauve, mon visage se flétrit sous l'effort de la pensée... Et je n'ai jamais aimé, et je n'ai jamais été aimé... Jamais ! non, jamais !... je n'ai jamais connu le doux enivrement de l'amour... jamais je n'ai perdu ma journée à errer dans les bois auprès d'une femme aimée...

A Paris, j'ai vu de gais étudiants chanter leurs vingt ans dans un grenier... Moi, je travaillais seul, bouchant mes oreilles, aux rires argentins qui perçaient les minces cloisons... Ils dansaient !... je rêvais de fortune et de pouvoir...

Ici, j'ai retrouvé mes camarades d'enfance mariés, déjà pères... J'ai revu froidement, en me serrant le cœur, la jeune fille qui m'était destinée. Pourquoi, si l'on me brise aujourd'hui ?... Toujours et sans relâche j'ai travaillé pour parvenir...

Ma jeunesse est partie... je ne puis plus le ressaisir au vol... Ma fiancée est mariée... Et puis une âme comme la mienne n'oublie pas les rêves dévorants qui l'ont soutenue si longtemps... Un cœur étouffé ne se

réveille pas... Ah ! mon père, ah ! ma mère, on ne brise pas un homme à cette heure-là !

Enfin, quand il eut donné un libre cours à la révolte, il s'apaisa peu à peu ; devant l'opposition persistante des deux vieillards, il rentra dans sa guîne d'avocat, froid et austère. Alors il reprit en sous-œuvre ses premiers raisonnements, en tâchant d'éveiller chez ses parents un intérêt quelconque.

—Ma mère, disait-il, je serais le premier ici, et bientôt le premier du département, je vous le jure... Vous viendriez à Paris tenir ma maison... — Mon père, la presse européenne porterait à tous les coins du monde le nom de votre fils... Vous m'entendriez à la tribune défendre la gloire et la liberté de la patrie, tonner contre les vendus et les satisfaits ; je ne tarderais pas à devenir chef de parti... N'avez-vous donc nulle confiance en ma valeur ?

—Si fait.

—Eh bien, alors, comment me refusez-vous les moyens de devenir influent, de servir mon pays ?...

—Je ne comprends pas bien ton patriotisme... je vois bien même ton ambition que ton dévouement. Enfin, je m'arrête devant cette fureur de parvenir, qui ne te laisse d'autre alternative que le succès ou le suicide... Il y a bien des manières, mon cher enfant, de servir son pays, et souvent les plus obscures ne sont pas les moins fructueuses.

—Les parents, reprit la mère, s'ils n'ont pas toujours l'instruction et les talents des enfants, ont assurément de plus qu'eux l'expérience. Et puis, précisément parce qu'ils restent désintéressés, ils voient plus justement les choses. Leur devoir est aussi de garantir les enfants contre les entraînements de toutes les passions...

—Et vois comme la passion t'égare, interrompit M. Bernier. Tu ne sens pas, en vérité, que la demande que tu nous fais est d'un égoïsme féroce. C'est le propre des ambitieux de ne considérer qu'eux seuls sur la terre... Ainsi tu nous dis : "Je payerai plus tard le reste du prix de Pressenzac ; et si je ne paye pas, vous pourrez encore vivre honorablement ;" et ta conscience est tranquille. Pour toi, l'argent est tout ; nos souvenirs, nos vieilles affections pour les arbres que nous avons plantés, pour le foyer où toi et ta sœur avez joué tout petits, pour les mille détails, enfin, qui font la "maison paternelle," cela ne compte pas ! Tu veux nous dépayser aujourd'hui ; et, en cas de malheur, tu nous déménageras demain sans songer qu'on ne transplante pas les vieux arbres. Et si tu ne peux payer aux échéances, chose probable, si on t'exproprie, toi, par autorité de justice, la terre de Pressenzac peut perdre le quart de sa valeur... et nous nous trouverions non-seulement ruinés, mais encore endettés ! Pour toi, tu te tueras sans plus t'inquiéter de rien. Avoue que nous serons des vieillards bien heureux ! Allons, réfléchis en homme raisonnable. Tu verras que ta proposition ne devrait pas se discuter ; elle est inadmissible, tout simplement.

XII.

Ce n'est point avec un caractère aussi persévérant que celui d'Aristide, ce n'est pas avec une volonté de fer surexcitée par le paroxysme de l'ambition, qu'on se tient pour battu après un premier échec, si complet qu'il soit. Aristide revint à la charge avec une autre proposition. Cette fois, il s'agissait seulement d'hypo-